

forces latentes de notre esprit, nous perdons avec insouciance les fruits d'or que nos cerveaux plus actifs pourraient produire. Et la fleur de neige qui brille, dans le printemps de notre jeunesse, se flétrit vainement à nos fronts : séchée trop tôt, par l'indifférence de nos compatriotes et le vent brûlant des nécessités, elle n'est pas remplacée par le beau fruit mûr, dont la nature console ses arbres de la perte de leurs fleurs.

Le public canadien ne lit pas.

Si nous exceptons un ou deux grands centres, où semblent se grouper tous les efforts de notre débile littérature, tout le reste est un véritable Sahara, où passent les simouns qui engloutissent les caravanes, et l'ombre ignorante qui tue l'esprit. Sens, disons nous, quelques rares disciples daignent — encre deux plaisirs — ouvrir un livre et feuilleter une page, où l'esprit humain a laissé son empreinte, ainsi qu'une fleur pressée entre deux feuillets. Ceux là, certes, sont bien récompensés de leur effort, et y trouvent des jouissances saines et merveilleuses, telles que la vie n'en offre pas.

La plus belle et la plus pure jouissance de l'homme, n'est-ce pas sa communion intime avec le génie ?

Mais tous ces jouisseurs de l'esprit, ces libertins de l'âme, avides de goûter les plus purs nectars, les plus divines ambrosies, approchent de leurs lèvres des coupes venues de